

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 8 (1900)
Heft: 12

Artikel: Comédie jouée à Moudon en 1604
Autor: Pasche, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-9914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On peut voir sur le dessin qui accompagne ces lignes, le pont reliant la ville au faubourg de la Plaine. Au nord, le lac s'avavançait jusqu'à une faible distance du mur d'enceinte. Au midi, le bras de la Thièle constituant le fossé de la ville se prolongeait jusqu'à un autre bras moins important de la même rivière qui divisait la localité en deux parties réunies par un pont-levis, le Pont Bachiez. Au-delà, s'étendait la partie la plus ancienne de la ville connue sous le nom de quartier ou faubourg de l'Hôpital. Il constituait une île communiquant avec les routes d'Orbe et de Grandson par le pont-levis du Cheminet jeté sur un nouveau et large bras de la Thièle. La tour constituant cette dernière porte d'Yverdon du côté de l'ouest, se trouve maintenant au centre des casernes.

On voit par ce qui vient d'être dit que la ville et le château d'Yverdon se trouvaient dans une situation très favorable pour la défense : au nord, le lac de Neuchâtel ; au midi, une plaine que l'on pouvait submerger, à l'est et à l'ouest une large rivière.

Le côté de l'est, celui du faubourg de la Plaine, était le plus vulnérable pour le château. A l'époque des guerres de Bourgogne déjà, celui-ci était incapable de résister longtemps à l'artillerie. En 1536 cependant, malgré la présence de canons dans l'armée bernoise qui fit la conquête du pays, Yverdon fut la seule ville vaudoise qui répondit fièrement à sa sommation.

Eug. MOTTAZ.

COMÉDIE JOUÉE A MOUDON EN 1604.

M. Gaiffe, au château d'Oron, a communiqué au soussigné une plaquette intitulée : « Comédie du Cosmopolite, représentée en la ville de Mouldon, le Dimanche 14 jour d'Octobre, 1604, à l'entrée de son nouveau Baillif, Magnifique et

- » Très honoré Seigneur, Hans Rudolph d'Erlach, Gentil-
- » homme de la Cité de Berne.
- » Composée par Pierre de l'Eausea, Suisse.
- » Imprimée l'an MDCV. »

Cette œuvre littéraire, d'un style fort prolix et diffus, est un vrai dithyrambe à la louange du gouvernement de Berne, dont elle décrit sur tous les tons la sagesse, la prudence et la puissance. Elle est intéressante surtout comme type de la littérature adulatrice de cette époque.

Les exemplaires de cette plaquette doivent être rares; celui-ci provient de la bibliothèque du château de Spietz. Il est luxueusement imprimé, relié en velin, doré sur tranche, avec ornements dorés sur les plats et attaches en rubans verts. C'est sans doute un hommage de l'auteur. Il porte sur le premier feuillet l'ex-libris armorié de: « Francis Ludovicus ab Erlach », avec la devise: « patiar ut potiar ».

Les manaux du Conseil de Moudon donnent malheureusement peu de détails sur l'arrivée du bailli Hans Rodolphe d'Erlach. On y lit seulement que dans sa séance du Jeudi 20^e Septembre 1604, le Conseil « advisa que l'on fera la bien » venue rencontre au nouveau S^r Ballif, venant ici à sa mise » en possession. Et pour ce, élu pour conducteur de la com- » pagnie, Antoine Bize lieutenant, S. Buttet banderet, Jaques » Frossard lieutenant, les autres au choix du Banderet; pour » sergent, Abram Bize. »

Une autre page des manaux donne quelques renseignements sur l'auteur de la comédie: Pierre de l'Eausea ou Delosia était régent à Moudon; on lit à la date du 17^e Novembre 1605: « M. le régent Pierre Delosia ayant fait présent au » Conseil d'un petit livre imprimé, à fleur d'or, où est con- » tenu l'histoire et comédie jouée ici, le jour de l'arrivée du » S^r Ballif, lui a été fait présent, pour récompense, de 4 » ducats qui lui seront payés par les syndiques. »

M. le régent Delosia remplissait aussi probablement quelques fonctions pastorales ; à cette époque, les régents cumulaient volontiers les fonctions scolaires avec celles de diacre. Il ne tarda pas à être récompensé des louanges versées aux pieds du souverain ; les manaux nous apprennent que le 5^e Avril 1607, il était élu ailleurs au ministère.

La famille Delosia a fourni plusieurs pasteurs à l'Eglise du Pays de Vaud au XVI^e et au XVII^e siècles.

Revenons à la comédie.

Après une sorte de préface en vers suivie d'un huitain proclamant la fidélité et l'amour des Meldunois envers LL. EE. de Berne, se trouve la liste des « interlocuteurs », savoir :

Le prologue.

La multitude.

Le Cosmopolite.

Polyhistor.

La Suisse ou Helvétie.

Le disciple de Polyhistor.

La nymphe meldunoise.

Le prologue donne la substance de la pièce :

Nymphes, qui habitez le mont à double croupe,
Venez, pour saluer ceste très noble troupe,
Faites vos chapelets, couronnez ces Seigneurs
Dignes de vostre amour, dignes de vos honneurs :
Et à moy concédez, que dextrement je puisse
Le los faire chanter de la Bernoise Suisse :
Ou les grâces de Dieu, d'une agréable voix,
Dignement remonstrer à ce peuple Bernois.

Je te salue donc, ô Nation bien née,
De vertu, de splendeur, et noblessé parée.

Je vous salue donc, Magnifiques Seigneurs,
Dieu vous gard, de la part des Helicones sœurs.

Si j'estois assuré, qu'en bonne patience
Voulussiez escouter, et donner audience,

Je vous ferois paroïr, par bonne occasion,
Qu'il n'est en l'Univers peuple, ny nation,
Qui se puisse eslever, ou priser plus que celle,
Dont vous tirez vos noms, que Bernoise on appelle.
Car, pour vous faire voir qu'on la peut calanger
L'Heureuse, je ferois qu'un honneste estrange
Vous descriroit en brief, comme Cosmopolite,
Les exécrales mœurs, et la vie maudite
Des peuples mal vivans, tout terni de douleur
D'avoir veu l'Univers si rempli de malheur,
Si plein d'iniquités, et de tant d'injustices,
Venant droit se ranger aux débonnaires Suisses.

Icy j'amènerois un Docteur excellent,
Nommé Polyhistor, qui verité parlant,
La foy célèbreroit, et la tressaincte vie
Du bon peuple Bernois, gloire de l'Helvétie :
Pour faire résonner les grâces du Seigneur,
Qui le remplit de biens, et comble de bonheur.

En outre je ferois, que la très noble Mère
Des Suisses paroistroit: qui, très grande Aumosnière,
Monstre que dans ses parcs recueillit l'estrange,
Qui, doué de vertu, aux mœurs se veut ranger
De ses chers enfans, et rejette l'inique
Qui s'addonne à tout mal, et acte tyrannique.
Le tout, sans dilayer, je promets que ferois
Par les dessus-nommés, lesquels j'amenerois
En ce lieu devant vous, Messieurs, si en silence
Vostre plaisir estoit leur donner audience.

La multitude.

Faites celà pour nous, ami, nous vous prions :
Et soyez assuré, que pour rien ne voudrions,
A défaut de silence, estre privés des choses
Que vous nous présentez : nous aurons bouches closes,
Comme très désireux les ouïr discourir,
Et par eux estre instruits.

Le prologue.

Je vay donc les querir.

Acte I.

La multitude. Le Cosmopolite. Polyhistor.

Le Cosmopolite contemple, émerveillé, la beauté du pays

et la sagesse de ses magistrats et demande qu'on lui enseigne dans quel pays il se trouve, s'il ne serait point proche de l'Helvétie.

La multitude lui indique Polyhistor qui vient tout à propos. En prudent Bernois, Polyhistor commence par lui demander qui il est, d'où il vient et ce qu'il cherche.

Polyhistor raconte que si, angoissé il a erré :

Par monts, plaines, et vaux, et par forest espaisées.
C'estoit le seul désir qu'avois de visiter
Peuples et nations, pour enfin m'arrester
Avec les mieux vivans. Enten donc, je te prie,
Les causes de mes pleurs. Mon âme fut saisie
De deuil, d'estonnement, de tristesse et langueur,
D'avoir veu l'Univers vuide de tout bon cœur.

Il a recherché le Turc, l'Américain, le More, le Tartare, l'Indois, les héritiers de Flore. Partout, il n'a trouvé que fausseté et vices. — Las de courir l'Univers, il invoque la Mort :

Je cherchois, désirant que là ce fust le port
D'un repos assuré. Les Parques filandières
Pour moy je réputois par trop longues ouvrières.
Atropos j'accusois, lorsque devant mes yeux
Mort, leur nièce, parut, porte-planche des cieux,
Qui, voyant mes soupirs, mes pleurs et mes complaints,
Tel langage me tint : Les Parques sont empreintes
D'un vouloir envers toy plus grand que tu ne crois :
Arreste seulement ceste piteuse voix,
Et nous di sans tarder, qui te fait ainsi braire.

Ces propos entendus, soudain, pour luy complaire,
Je lui dis, que c'estoit une juste douleur,
Qui consumoit mes sens, et bourreloit mon cœur,
Pour avoir l'Univers trouvé plein de cautele,
Sans foy, sans loy, sans mœurs, d'un Enfer le modelle.
Ce dit, tout à l'instant, d'un Pégasien vol,
D'elle je m'approchay, voulant prendre son col.
Mais, las ! ce fut en vain : car elle se retire,
Moy donc tout esperdu, mon vol je redoublay,
Pour la suyvre de près : dont ainsy luy parlay :
O Mort, oy mes souspirs, qu'après toy je desbonde,

Enten à mes langueurs, oste moy de ce monde.

Lors elle, reprenant son propos, m'enjoignit
De rebrousser chemin : A ce me contraignit,
Quand elle me jura, pour rompre ma cholère,
Qu'encor je trouverois un peuple débonnaire,
Amateur de vertu, rempli de piété,
Sans dol et fard vivant, mainteneur d'équité,
Disant que son terroir s'appelle l'*Helvétie*,
Par le Rhin resonnant joincte à la Germanie.

Le Cosmopolite part à la recherche de ce pays bienheureux et arrive à Moudon. Un long dialogue s'engage avec Polyhistor auquel il demande s'il est enfin arrivé au port qu'il souhaitait.

Polyhistor loue et admire le Cosmopolite des travaux et des peines,

Qu'as, jusqu'à présent, inutiles et vaines
Porté si constamment. Maintenant il est temps
Que tu viennes à port. Les impétueux vents
T'ont assez agité. Le port, où tu t'arrestes,
Est un port calme et doux, ennemi des tempestes.

Icy le doux Zephir ventile gracieux,
Qui tempère les rais du grand Titan des cieux :
Icy son doux Liber verse l'alme Cybèle,
Et de miel nous fournit plus que le mont Hybèle.
Cerès, de son costé, de ses fruicts à foison
Nous comble, et les fournit, chacun en sa saison.

Polyhistor décrit à Cosmopolite cette heureuse terre d'Helvétie, lui énumère ses treize cantons parmi lesquels le canton de Berne surpasse tous les autres par sa grandeur, sa richesse et sa puissance. Il lui raconte les hauts faits de guerre des Bernois :

Ainsi fut déchassé, ainsi mis en desroute
Raoul Roy des fiers Rommains, avec sa troupe toute :
Ainsi le Bourguignon, honteux, peneux, fuyard,
Vid son peuple accrasé : ainsi de tout bravard
Berne punit tousiours l'audace desloyale.

Polyhistor décrit ensuite l'organisation du gouvernement de Berne qui est de race royale :

Ce Roy, c'est le Seigneur, le grand Roy supernel,
Qui garde ses enfans, dès son throsne éternel.

Mais passons plus avant, et entrons dans la ville
De ce Canton royal : là verras l'Évangile
Saintement exposé par feaux serviteurs
De ce Roy tout puissant, à féaux auditeurs.
Là verras de Thémis, de Mars, et de Minerve
Les sacrés nourrissons, qu'en soy Berne conserve.
Verras d'un noble rang marcher deux Advoyers,
Lesquels suyvent de près Banderets, Thrésoriers,
Et Sénateurs prudents, qui d'un divin courage
S'opposent aux efforts et coleuvrique rage
De Litige paré du manteau d'équité :
Afin qu'en leur terroir, justice, vérité,
Paix, concorde, union, et tout amour domine :
Et qu'ainsi les subjects le service condigne
Rendent à leurs Seigneurs, les Seigneurs aux subjects
De Princes vigilans monstrans les vrais effects.

Le Cosmopolite ravi de ce qu'il vient d'entendre supplie
Polyhistor de le faire recevoir citoyen de l'Helvétie :

O que j'ay souhaité ceste heureuse journée,
O que j'ay recherché ceste Gent si bien née,
Ce port délicieux, terme de ma langueur,
Mont-joye de mes yeux, mont-joye de mon cœur.
Ah ! mon Polyhistor, parfay, je te supplie,
Que je sois engravé au cœur de l'Helvétie
Comme m'as en ce fait promis aide et secours.

Acte second.

La Suisse. Le disciple de Polyhistor. Le Cosmopolite. La
nymphé meldunoise.

La Suisse entre et se promenant exalte la valeur et la
renommée de ses enfans, les treize cantons, surtout de celui
de Berne.

Le disciple de Polyhistor lui présente une chaise et la
Suisse s'étant assise, le Cosmopolite s'approche et la supplie
de le recevoir en ami.

La Suisse veut l'éprouver, elle le reçoit fort mal, le traite
d'impudent :

Peut estre quelque pipeur
Tu seras, rempli d'audace,
Qui veut tollir mon honneur,
Et en mon cœur prendre place.

Le Cosmopolite se défend de vouloir débaucher Dame de si grand prix ; il invoque le témoignage de Polyhistor et présente une chaîne d'or à la Suisse qui la refuse ; elle ne croit pas à son amour. Le Cosmopolite insiste.

La Suisse :

Veux mesmes qu'en l'Univers
Mon égal point ne se trouve,
Toi, qui n'es qu'un poure vers,
Penses-tu que je t'approuve ?
Outre ce que je te tien
Pour quelque marchand avare :
Et me semble à ton maintien,
Que tu n'es qu'un vray barbare.

Le Cosmopolite :

Làs que c'est à grand tort qu'ainsi tu me reiectes !
Ah ! qu'il eust mieux valu, que la Mort ses sajettes
Eust sur moy descoché, lorsque je l'en priois,
Et que de plus errer curieux je n'estois !

La Suisse :

Tu desires estre Suisse :
Mais ton habit ne respond,
Avecques ta maigre cuisse,
A ceux que les Suisses ont.
Mais, à fin de te complaire,
Pour mon fils t'adopteray,
Si veux estre débonnaire,
Et ainsi te recevray.

Le Cosmopolite promet d'être constant, loyal, fidèle, mais l'habit des Suisses lui déplaît :

Et lui semble sur tous le plus sot et plus laid.

Polyhistor le reprend :

Tu mesprises l'habit de toute honnesteté,
Et l'asseuré maintien de bonne chasteté

Non, non, ne pense pas faire icy ta demeure
Pour vivre à tes plaisirs : mais tien pour chose seure,
Que seras réputé impudique et vilain
Si ne changes d'habits.

Le Cosmopolite sort pour changer d'habits et revient
habillé en Suisse ; s'adressant à la Suisse, il lui dit :

Permets donc que je sois,
Noble Dame, adopté au Canton des Bernois.

La Suisse assigne Moudon comme résidence au Cosmo-
polite. Celui-ci préférerait Berne et demande à être reçu
bourgeois de cette noble ville, car, s'il reste seul à Moudon,
le départ de tous ces illustres seigneurs lui opprimerait le
cœur.

La Suisse.

Non fera : car en ce lieu
Trouveras la noble race
Des Cerjats aimés de Dieu,
Et les bourgeois pleins de grâce.

En outre, mon très cher fils,
Voilà d'Erlach que je laisse
A Mouldon, où je l'ay mis,
Pour exercer sa sagesse.

Luy remarquera tes pas,
Tes actions et ta vie :
Et ne desprisera pas
Ton honneste compagnie.

Car puis qu'il est alloué
A Mouldon Baillif moderne,
Si par luy tu es loué,
Je te recevray dans Berne.

Là-dessus Polyhistor récite un long cantique de louanges
à l'adresse de Hans Rodolphe d'Erlach. Il invoque les Muses
Clio et Melpomène et termine :

Cela chantoit Clio : Mais Berne sa patrie,
Ville, qui des ingrats est du tout ennemie,
Pour cela prevenir, l'a voulu couronner
De l'estat de Baillif, pour Mouldon gouverner.

Le Cosmopolite promet d'être serviteur du bailli et fidèle observateur de ses mandements. Il prie la Suisse qu'elle veuille bien lui faire entendre :

Qu'il luy plaise sur luy son bon vouloir estendre.

La Suisse.

A celà ne manquera
Ceste Nymphé Meldunoise :
Elle en mon nom le fera :
Sois seulement à ton aise.

Va donc dire de ma part,
A d'Erlach, ô douce fille,
Que dessous son estendard
Tienne cest homme, et la ville.

La Nymphé Meldunoise dit de nouveau les louanges du gouvernement de Berne et vante les vertus du Lieutenant mis en ce lieu ; elle recommande à celui-ci le nouveau bourgeois de Moudon et conclut :

Nous de nostre costé, ceste bënëfïcence
Jamais ne couvrïrons du voile de silence :
Car, tant que vie aurons, telles grâces de Dieu
Chanterons à jamais. Or, à fin qu'en ce lieu
Trop ne vous retenions, par trop longues harangues,
Ou propos mal tissus, ou par voix mal-sonantes,
D'icy nous despartons, supplïans l'Eternel,
Qu'il garde les Bernois d'un soing si paternel,
Que jamais Erinnys, Tisiphone, Mègère,
Ou l'horrible Alecton, infernale vipère,
Ne traversent vos cœurs, ny troublent vos esprits :
Ains qu'emportiez tousiours des plus heureux le prix :
Jusqu'à ce que, quittans ceste vie mortelle,
Vous soyez couronnés de couronne éternelle,
Pour vivre comme Rois, avec le Roy des ciëux,
Et le sacré troupeau des esprits bienheureux.

Faisant suite à la comédie, on lit un « sonnet au détracteur ou mordant envieux », d'un autre auteur ; il est signé :
D. T. D. P. Ch. PASCHE.

